

Le cuistot, l'organiste et le fantaisiste

La petite ville s'éveille lentement dans la lumière pâle d'un matin ordinaire. Il est 7h45, face à l'église, sur la terrasse d'un bistrot, deux hommes prennent leur café, observant en silence les passants pressés, téléphones à la main.

Clément est cuistot depuis de longues années dans l'auberge située face à mairie, la plus réputée du secteur. Il défend une cuisine sincère, patiente, exigeante — une cuisine qui demande du temps, du savoir-faire et une attention constante.

Damien, assis en face de lui, est l'organiste de l'église paroissiale. Depuis l'âge de seize ans, il y accompagne les offices, tentant de maintenir vivante une tradition musicale.

Ils se connaissent depuis le collège. Très tôt, ils ont su ce qu'ils voulaient être. Là où d'autres hésitaient, ils ont choisi. Clément est parti étudier à Vatel, temple de l'excellence hôtelière ; Damien a été admis sur concours au Conservatoire national supérieur de musique de Paris et en est sorti avec un premier prix en poche. Deux parcours exigeants, deux vocations nourries par des années de travail acharné.

Damien repose sa tasse et regarde l'église, massive.

— Dis-moi, Clément... accepterais-tu qu'un client arrive à la porte de ta cuisine avec un plat surgelé et te demande simplement de le réchauffer aux micro-ondes ?

Clément le fixe, incrédule.

— Damien, tu n'y penses pas ! Je n'ai pas passé des années à apprendre mon métier pour accepter un tel affront. Ce serait nier tout ce que je fais. Pourquoi cette question ?

Damien laisse échapper un rire amer.

— Parce que c'est exactement ce que l'on nous demande, à nous, les organistes. Lors des mariages ou des funérailles, on nous impose de plus en plus d'enregistrements alors que nous sommes là, formés, compétents, capables de jouer des œuvres vivantes, adaptées aux circonstances. Et ici, en plus, nous avons un orgue magnifique.

— Pourquoi ne refusez-vous pas ? demande Clément.

— Parce que certains curés acceptent, répond Damien. Par facilité ou pour éviter les conflits.

Clément se redresse, la voix plus ferme.

— Moi, si mon patron acceptait ça, je partirais immédiatement. Dans la restauration, on trouve facilement du travail quand on est qualifié et qu'on a de l'expérience. Malgré tout, je vois bien que les choses changent : plats industriels, menus sans âme... On ne demande plus au cuistot de créer, mais d'exécuter vite et pas cher.

Damien acquiesce.

— Pour nous, c'est pire. En dehors de Paris et de quelques grandes villes, il n'y a presque plus de postes stables. Les rares instruments intéressants en province attirent une concurrence féroce. Et pour tout salaire, nous n'avons que des défraiements symboliques. Alors nous enseignons, nous cumulons, nous sommes bien obligés d'accepter cette situation. Pas par confort, mais parce que la musique est plus forte que tout. Pourtant, notre métier disparaît lentement, étouffé par le manque de moyens, l'indifférence culturelle et l'idée dangereuse que « ça fera bien l'affaire ». Certains instruments ne sont même plus rénovés faute de financement, on les remplace par des orgues numériques et pire, de plus en plus de chorales avec guitares, synthés et percussions prennent notre place.

Clément se calme, son regard se perd un instant dans la tasse de café.

— Mon métier non plus n'est pas drôle tous les jours, tu sais, dit-il plus doucement. Nous sommes encerclés par les fast-foods et la malbouffe. Et les gens croient que parce que le restaurant ouvre à midi, le cuistot arrive à onze heures. En réalité, j'arrive à huit heures. Il y a tout le travail de préparation qu'on ne voit pas, sans parler des plats que l'on doit improviser parfois en dernière minute.

— Mais c'est exactement pareil pour nous, renchérit Damien. Toute la semaine, nous répétons pendant des heures les pièces que nous jouerons le dimanche, et qui ne doivent surtout jamais être les mêmes. Un organiste digne de ce nom adapte les œuvres à l'année liturgique. Les fidèles et parfois même le clergé n'imaginent pas le travail personnel que cela représente. Une œuvre de quelques minutes demande plusieurs heures de répétition. Finalement, ton art et le mien ont ce point commun : beaucoup de préparation pour une finalité rapidement consommée. Mais tu vois, ce qui me met vraiment en colère, c'est quand on nous manque de respect, par exemple quand un intervenant interrompt mon morceau de sortie, que j'ai pourtant longuement répété, pour ajouter une annonce au micro qui a été oubliée. Quel mépris !

— Oui ou par manque de culture tout simplement, répond Clément. Pourtant un orgue ça s'entend, surtout pendant la sortie. Tu m'as même souvent dit qu'on te reprochait de jouer trop fort.

Une voix interrompt leur échange.

— Salut les artistes !

Baptiste vient d'arriver. Ancien voisin de Clément, comédien et chanteur fantaisiste, il vit au rythme incertain de l'intermittence du spectacle.

— Bof... répond-il quand Clément lui demande comment il va.

— Tu bois un café ? poursuit Clément. Non plutôt un thé au miel, c'est meilleur pour la voix lui répond Baptiste. Je viens d'être engagé pour une opérette. Nous ne serons que quatre professionnels, le reste ce sera une troupe d'amateurs, faute de moyens. Aujourd'hui, on confond passion et amateurisme, comme si l'enthousiasme pouvait remplacer la compétence. Et puis l'orchestre a été supprimé. Heureusement, il y a Cathy, la pianiste, c'est une pro. Elle a une très bonne oreille et elle est très réactive. En plus, elle est jolie !

— Sois tolérant, Baptiste, s'empresse de dire Clément. Les amateurs font ce qu'ils peuvent, et s'ils sont là, c'est qu'ils sont motivés.

— Certes, répond Baptiste, mais ce n'est pas toujours facile. Tu accepterais toi, qu'on t'impose un « cuisinier du dimanche » pour te seconder juste parce qu'il aime ça ?

Clément lève les yeux au ciel et hausse les épaules en guise de réponse...

— Et puis ils arrivent souvent à la dernière minute pour répéter, continue Baptiste, il est impossible de faire du détail dans ces conditions.

Damien enchaîne.

— Chez nous aussi. Les animateurs arrivent presque tous à la dernière minute, ils apprennent les chants de mémoire sur Internet et hélas, c'est trop souvent approximatif ! La majorité d'entre eux ne maîtrisent pas le solfège. À nous d'être attentifs pour les suivre sur le plan rythmique et heureusement que l'on sait transposer !

Clément consulte sa montre et se lève.

— Bon, les amis, il faut que j'y aille. Personne ne va faire chauffer les casseroles à ma place !

— Tu as raison, répond Baptiste en souriant. Moi, je vais réviser mes dialogues et demander à Cathy de m'aider à faire mes vocalises par demi-tons (*rires*).

Damien ramasse ses partitions.

— Quant à moi, conclut-il, je vais modifier certains accompagnements des cantiques de dimanche prochain. Franchement, ces nouveaux chants de l'Emmanuel ne sont pas terribles... Et cet après-midi, je donne cours au conservatoire. À bientôt, les amis !

Ils se séparent ainsi, chacun retournant à son art, à ses contraintes et à sa passion, convaincus malgré tout que le travail bien préparé — même s'il ne dure qu'un instant — vaut toujours la peine d'être accompli.